

Moebius, Nuit blanche, Lurelu, Spirale

Carlos Bergeron

Numéro 137, printemps 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/62346ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bergeron, C. (2010). Compte rendu de [Moebius, Nuit blanche, Lurelu, Spirale]. *Lettres québécoises*, (137), 55–55.

Lurelu • vol. 32, no 2, automne 2009, 6 \$.

« La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse », genre fausement dénigré, mérite, ce mois-ci, ces quelques lignes dans cette chronique. L'article d'Andrée Poulin, « La littérature "engagée", c'est-à-dire une « littérature qui [parle aux enfants] des problèmes de la réalité auxquels ils doivent faire face » (p. 5), a piqué ma curiosité. *Lurelu* pose la question et fait un tour d'horizon pas mal intéressant sur « cet art de faire passer un sujet difficile » (p. 6) et finit par souligner, par les propos d'Angèle Delaunois, que la littérature engagée « est embryonnaire » au Québec (p. 7). L'écrivain Hervé Gagnon, qui a écrit la série fantastique « Le Talisman de Nergal » (dont le cinquième tome vient à peine de paraître), se confie à Sophie Marsolais en prétendant avoir eu beaucoup de chance dans son aventure littéraire, car il ne lit « presque pas de littérature pour la jeunesse » (p. 11) et qu'il n'a, en outre, « aucune prétention pédagogique » (p. 110), ce qui semble une denrée rare, surtout dans un genre où il s'agit souvent d'éduquer. L'article nous laisse froid, semble ne pas arriver à ses fins, nous présente certes un auteur, mais ne nous donne pas le désir d'en connaître davantage sur lui. Céline Rufiange signe « Au royaume des princes et des chevaliers » (p. 81) dans lequel elle interroge la représentation du prince (« Prince dépoussiéré », « Le prince enfant-roi », « Le prince fleuriste ») et des chevaliers, y allant de catégories qui sortent d'on ne sait où, à travers un certain corpus de textes pour enfants. Finalement, Danièle Courchesne nous présente la série « La vie de Julien Poulin » (écrite par Danielle Simard) et indique aux enseignants comment l'exploiter dans la salle de classe. C'est beaucoup trop rapide, ça manque lamentablement d'exemples, on dirait une présentation de livres travestie en dossier pédagogique.

Mœbius • « Masturbatorium », no 122, automne 2009, 10 \$.

J'ai eu une expérience de lecture très discutable avec ces textes, majoritairement féminins, portant sur une thématique « inspirante » devant intéresser tout le monde. Les auteurs parlent tous de masturbation, mais restent généralement au premier niveau, c'est-à-dire celui où il est question de solitude, de doigts, de vagins. Dans « Sweet sixteen à l'eau saline », Mélodie Nelson frappe fort en nous présentant le portrait d'une adolescente désabusée, engloutie dans un monde de marques *fashion* et de sexualité débridée. On sent peut-être trop la « grosse » dénonciation dans ce récit caricatural (trop, vraiment) fondé sur l'énumération de traits comportementaux qui vise à nous faire reconnaître un groupe d'adolescents névrosés, produits d'une société de surconsommation. « Pas une question de doigts », d'Aimée Verret, raconte une histoire dont l'intrigue évolue principalement grâce à un dialogue entre une psychologue et la narratrice, « madame Janvier », que des caméras de surveillance ont captée alors qu'elle se masturbait dans des toilettes publiques. L'intérêt de la nouvelle est qu'on en arrive à avoir accès aux véritables pensées de la « coupable » dans les séquences narrativisées. Le jeu sur la forme, bien qu'il ne soit pas nouveau, est tout à fait à propos. Le texte de Brigitte Caron, « Des deux mains », explore l'univers du fantasme et plus précisément celui des jeux de rôle dans Internet. Par ailleurs, le ton dénonciateur et cru de Marie-Hélène Cabana nous scie en deux sur la longueur dans « De l'érotisme du trou dans le mur ». Le monologue d'une narratrice, qui nous livre sa réflexion poétique sur les paroxysmes (entre autres : la jouissance comme mort), dans un style dense, est percutant : « Il y en a qui se masturbent sur les entrailles d'enfants. C'était le mal

ça... C'est ça : *Le mal*. » (p. 110) On est carrément dans l'univers de Georges Bataille. En bref, les textes de ce numéro, souvent, et malheureusement, émaillés d'expressions anglophones (est-ce maintenant « tendance » de parler une espèce de *chic* québécois?), manquent généralement de nuances...

Nuit blanche • no 116, automne 2009, 8,95 \$.

De bons dossiers dans le *Nuit blanche* d'automne, des dossiers axés sur la découverte et sur la « démythification », notamment dans les sections « Rubriques » et « Articles » qui méritent ici toute notre attention. Dans « Sollers : brillante expression de la jouissance intellectuelle et sensuelle d'être », Andrée Ferretti entend bien prendre la défense de Philippe Sollers. En effet, si Sollers est un écrivain « décrié comme auteur mondain, égocentrique, libertin » (p. 32), il n'en reste pas moins que personne ne porte comme lui « sur notre monde un regard plus aigu et plus cohérent » (p. 32), et ce, dans les quelque soixante ouvrages qu'il a fait paraître. Ferretti est pâmée, transportée, exaltée : son article se lit presque comme une lettre ouverte. Le discours, par ailleurs fort brillant, est « dilaté » par l'admiration : elle aime Sollers, prétend qu'il « souffre » d'être méconnu (p. 34), veut qu'on lui pardonne ses « quelques radotages » (p. 35). Je retiens aussi une entrevue bien menée par Linda Amyot : « Donald Alarie : avec sa fragilité ordinaire » (p. 37). L'écrivain y tient, entre autres, de sages propos sur l'écriture : « J'ai souvent pensé que l'écriture demeurait, malgré tous nos efforts, quelque chose d'inachevé. Il arrive un moment où, à tort ou à raison, on laisse aller un texte. » (p. 39) L'article est intéressant, car il donne aussi accès à des extraits significatifs de plusieurs publications de cet auteur. Dans la section « Écrivains méconnus du XX^e siècle », Geneviève Nakach nous offre l'épique Jean Malaquais, dont toute l'œuvre est « illuminée » par « l'ironie lucide » (p. 48). Israël Malacki, de son vrai nom, quitta sa Pologne natale pour ensuite rouler sa bosse dans différents pays du monde. Il a entre autres fait le choix d'écrire en français parce que « la langue française a éveillé dans [son] cœur de possibles sensoriels, sensitifs, poétiques » (p. 45).

Spirale • no 228, septembre-octobre 2009, 12, 95 \$.

Un numéro spécial de 130 pages pour célébrer les 30 ans de la belle et bonne revue *Spirale* consacrée, on le sait bien, aux arts, aux lettres ainsi qu'aux sciences humaines. C'est en 1979 que Normand de Bellefeuille, Roger Des Roches, Gordon Lefebvre, André Roy, Gail Scott, France Théoret et Laurent-Michel Vacher lançaient le magazine. Une quarantaine de collaborateurs, d'hier et d'aujourd'hui, ont participé à ce numéro anniversaire, afin de souligner à quel point la revue, qui s'est toujours adressée à une certaine élite, n'a jamais cessé d'innover. Ici, on a vraiment l'impression qu'il faut rendre un contenu distinctif, car n'entre pas dans l'univers de *Spirale* qui veut. Ainsi que le mentionne Jean-Michel Sivry, le président, dans son mot d'ouverture : « *Spirale* s'adresse à une marge éduquée » (p. 7). Les différentes rubriques qui nous promettent, d'office, une étonnante diversité : « Critiques intempestives : les œuvres d'avenir des trente dernières années », « Actualités, constats, débats », « Arts visuels », « Bande dessinée », « Cinéma », « Poésie », « Psychanalyse », « Théâtre », « Télévision », etc., donnent la parole à des spécialistes qui défilent de page en page, comme on défilerait sur un tapis rouge : Pierre Ouellet, Rose Marie Arbour, Jacques Godbout, Louise Dupré, etc. Outre la richesse de son contenu, impossible à recenser ici (pas assez d'espace!), soulignons la qualité matérielle de ce numéro très attrayant, arborant des couleurs vives. Joyeux anniversaire, *Spirale*!